

ANALYSES ET COMPTES RENDUS

P.U.F. | *Revue philosophique de la France et de l'étranger*

**2014/2 - Tome 139
pages 237 à 282**

ISSN 0035-3833

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-philosophique-2014-2-page-237.htm>

Pour citer cet article :

« Analyses et comptes rendus »,
Revue philosophique de la France et de l'étranger, 2014/2 Tome 139, p. 237-282. DOI : 10.3917/rphi.142.0237

Distribution électronique Cairn.info pour P.U.F..

© P.U.F.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

XVIII^e SIÈCLE

Francesco Campagnola, *Teorie dell'analogia tra Irlanda e Inghilterra nel secolo XVIII. La fine dell'unità della ragione*, Florence, Olschki (« Le corrispondenze letterare, scientifiche ed... »), 2012, XLIV-194 p., 27 €.

Le sujet principal de ce livre est la théorie de l'« analogie divine » de Peter Browne et les différentes formes de théories analogiques qui ont été développées après celle-ci, surtout en Irlande au XVIII^e siècle. L'histoire des théories de l'« analogie divine » est retracée selon un point de vue qui est à la fois théorique et historique-politique. L'ensemble de ces théories est présenté comme une réaction au rationalisme théologique et comme une tentative de modifier le rapport établi entre la religion et la raison. Malgré cette cible polémique commune, la conception de la raison et de sa fonction dans la connaissance religieuse chez les différents « analogistes » n'est pas univoque. Ce manque d'univocité se retrouve également à l'égard de la notion même d'« analogie ».

Le premier chapitre est consacré à la description des conditions historico-politiques et théoriques qui ont amené à la conception de la théorie de l'analogie de Browne telle qu'elle apparaît en 1697 dans *A Letter in Answer to a Book Entitled Christianity not Mysterious*. Ce livre se veut une réponse aux propos développés par Toland contre la religion révélée dans *Christianity not Mysterious* (1696), selon lesquels, puisque il n'est pas possible de comprendre clairement et distinctement les propositions relatives aux mystères de la religion, croire à ces propositions est tout aussi peu justifié que de croire au *blictri* (qui n'est qu'un nom auquel ne correspond aucune idée) si quelqu'un nous demandait de le faire. Dans cette première œuvre, Browne défend la Révélation comme fondement de la croyance religieuse en développant l'argument suivant : les propositions concernant les esprits ultra-mondains, loin d'être vides comme celle qui porte sur le *blictri* de Toland, sont des propositions qui, ne pouvant pas contenir des représentations directes et sensibles de ces esprits, n'en ont que des représentations médiates et indirectes fondées sur des idées sensibles claires et distinctes. Dans la *Letter*, la détermination des caractéristiques du rapport analogique est faite le plus souvent par la négative – elle est dite par exemple non directe et immédiate, non sensible, etc. – mais les caractéristiques positives de la relation ne sont pas clairement déterminées. Dans ce chapitre, une large place est aussi faite à la description des thèses sur la raison et la foi défendue par J. Toland dans *Christianity not Mysterious*, dans ses rapports avec la théorie de la connaissance de Locke.

Le deuxième chapitre est consacré à la théorie de l'analogie qu'Edward Syngé développe dans *l'Appendix to a Gentleman's Religion* (1698) et dans d'autres œuvres plus tardives. Syngé défend la croyance dans la religion révélée contre les attaques de Toland en développant une distinction originale entre les notions de « foi », d'« opinion » et de « croyance », et en affirmant, contre Toland, que la croyance dans les mystères de la religion révélée n'est pas une croyance purement implicite. De plus, Syngé relie la croyance à un horizon pragmatique et associe la connaissance de Dieu aux effets extérieurs de son action dans le monde. Ainsi, bien que l'impossibilité d'une connaissance immédiate et directe des attributs divins et des mystères de la religion révélée soient les points de départ communs des théories analogiques de Browne et de Syngé, les conceptions de la connaissance analogique et des limites de la raison sont profondément différentes chez les deux

auteurs. Dans ce chapitre sont également présentées les raisons théoriques et personnelles du désaccord entre les deux « analogistes » irlandais.

Dans le troisième chapitre sont présentées la théorie de William Law et ses relations avec John Wesley, père du méthodisme. Law procède à une restructuration profonde de la notion de raison qui devient essentiellement humaine, finie et limitée.

Le contenu du quatrième chapitre est très composite : après une section sur les développements de l'analogie divine chez William King (1709), la théorie de l'analogie de Browne est reprise. Cette section est suivie par un paragraphe concernant les points principaux de la critique berkeleyenne de la théorie de l'analogie (1732, dans *l'Alciphron*), critique qui coïncide avec la fin de la fortune de la théorie de l'analogie en Irlande et en Grande-Bretagne. Dans ce chapitre trouve place enfin une étude concernant les rapports entre la théorie de l'analogie de Browne, ses racines scolastiques et les modifications induites par le nouveau cadre post-lockéen dans lequel elle s'insère.

Les théories de John Ellis et de Philip Skelton, derniers porte-parole de l'analogie, sont présentés dans le cinquième et dernier chapitre.

Le livre fait œuvre utile en ce qu'il aborde, en mobilisant la littérature primaire et secondaire, un sujet – l'« analogie divine » – relativement méconnu. Il est aussi heureux que, sur un tel sujet, l'étude se développe sur deux fronts, l'un historique-politique et l'autre théorique-philosophique. Mais l'analyse philosophique aurait pu parfois être plus claire et plus précise.

Laura BERTIELLI

Éliane Viennot (dir.), avec la collaboration de Nicole Pellegrin, *Revisiter la « querelle des femmes »*. *Discours sur l'égalité / inégalité des sexes, de 1750 aux lendemains de la Révolution*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne (coll. « L'école du genre »), 2012, 208 p., 24 €.

Cet ouvrage collectif est le premier d'une série de trois volumes consacrés à la « querelle des femmes » du xv^e au xix^e siècle. Les huit articles qui composent le recueil sont issus d'un colloque organisé en 2008 par la SIEFAR (Société Internationale pour l'Étude des Femmes de l'Ancien Régime), dont il faut saluer le rôle dans la diffusion des recherches sur le genre. Une bibliographie de 15 pages et une sélection de documents viennent compléter les articles.

Dans une introduction stimulante, É. Viennot montre la pertinence d'une étude de la polémique sur la place des femmes dans la société. Sujet rarement étudié en France depuis les travaux d'Arthur Piaget à la fin du xix^e siècle, la « querelle des femmes » reste mal connue, alors même qu'elle a conduit à un véritable « formatage des sociétés et des esprits » (p. 8). Viennot avance une hypothèse – qui mérite sans doute d'être discutée – pour expliquer l'émergence de la querelle à la fin du xiii^e siècle : selon elle, avec la naissance des États modernes, le clergé chrétien masculin aurait cherché à interdire l'accès aux fonctions prestigieuses de groupes rivaux, tels que les juifs, les femmes et les laïcs.

Les deux premières contributions traitent du rapport des femmes à l'art. L'article de S. Lely explique que, dans la seconde moitié du xviii^e siècle, le débat s'articule à la fois autour du goût des femmes, jugé responsable de la décadence de l'art, et autour de l'admission des femmes à l'Académie royale de peinture. Dans sa contribution sur le génie féminin, H. Krief montre que des philosophes, Voltaire et Rousseau notamment, cherchent à exclure les